

MEMOIRES
DE
L'ACADEMIE DES SCIENCES
BELLES-LETTRES ET ARTS
DE SAVOIE

SEPTIEME SERIE
Tome V

1991

*Académie de Savoie
Esplanade du Château-La Préfecture-73018 Chambéry cedex*

Une famille savoyarde au service de la Bavière : les Montgelas

Paul Guichonnet

Dans la tradition, typiquement savoyarde, du service étranger où les originaires du Duché s'élèveront souvent aux plus hautes fonctions militaires et civiles, aucune lignée n'a brillé d'un plus vif éclat que celle des Garnerin de Montgelas. Maximilien Joseph de Montgelas est, Outre-Rhin, une gloire nationale, considéré comme "le père de la Bavière moderne". Mais aucune famille non plus n'est aussi peu connue chez nous. Elle n'a droit qu'à une ligne dans le Dictionnaire de Grillet et la notice de l'*Armorial de Savoie* est tout aussi succincte pour la branche allemande.

Cette communication se propose d'évoquer le curieux destin de ces Montgelas dont tous les représentants frappent par leur personnalité hors du commun⁽¹⁾.

I. LES GARNERIN DE MONTGELAS ET LE SERVICE ETRANGER

I. 1. Les Garnerin

Les Garnerin qui prendront, dans la première moitié du XVIII^e siècle, le nom de Montgelas, étaient, selon l'*Armorial* de Foras, originaires du Midi de la France et s'étaient installés en Savoie où, à partir du XV^e siècle, ils avaient acquis de l'importance en accédant à de hautes charges dans la magistrature, puis, à partir du XVI^e siècle, à la Chambre des Comptes, au Sénat, ce qui leur vaudra l'anoblissement, et ensuite dans l'armée et le clergé⁽²⁾.

Les Garnerin, qui se qualifiaient de barons, avaient contracté des alliances dans les meilleures familles et cousinaient, notamment, avec les Sales par la mère de saint-François. Sigismond de Garnerin (1670-1757), seigneur de Montdragon (paroisses de Saint-Genix-Avressieu) et de La Thuille, officier dans le régiment de la Tour, épouse Françoise de Barillet qui lui apporte la seigneurie de Montgelas.

I. 2. Montgelas

Le fief de Montgelas⁽³⁾, dépendant de la seigneurie de Chignin, et sa maison-forte étaient situés dans la paroisse de Curienne, où un hameau porte toujours ce nom. Cette terre avait été inféodée en 1339 par le comte Aymon à Humbert de Montgelas, dont les descendants la détiendront jusqu'à ce qu'elle arrive en possession des Garnerin. Cette famille adoptera désormais le patronyme de Garnerin de la Thuille, barons de Montgelas écrits avec "t", et non Mongelas, comme on le voit parfois orthographié⁽³⁾.

Sigismond de Garnerin aura quatre enfants: deux filles mortes sans postérité, et deux garçons. L'aîné, Louis-Marie, qui demeurera au pays, né avant 1709, épousera Jeanne Capré de Megève. Ce ménage aura à son tour quatre enfants. Des trois garçons, deux seront officiers à l'étranger. Françoise de Montgelas, née en 1768 et morte très jeune, sera la dernière du nom en Savoie.

Le second fils de Sigismond, Janus, passé au service étranger, est la souche des Montgelas de Bavière.

I. 3. Le service étranger

Un fait curieux est le nombre des Savoyards qui, aux XVII^e et XVIII^e siècles, serviront en Allemagne et en Autriche, alors qu'ils seront infiniment moins nombreux à rechercher des emplois militaires en France. Il y a à cela plusieurs raisons. La première est le lien historique créé par l'appartenance de la Savoie au Saint-Empire romain germanique. C'est ensuite le fait que, durant les guerres de Louis XIII et Louis XIV, le duc de Savoie se trouvera, le plus souvent, dans le camp hostile à la France. Pour les cadets de famille, le métier des armes offrait des perspectives qui se prolongent au XVIII^e siècle avec les opérations des Autrichiens contre les Turcs. Les pertes humaines de la Guerre de Trente ans et la récession économique avaient désorganisé les Etats allemands qui manquaient de cadres et d'administrateurs. Le vide ainsi créé sera également comblé par des Savoyards du peuple qui, malgré l'obstacle initial de la langue, iront exercer en Autriche et aux Allemagnes la profession de colporteur et de marchand. Avec les Montgelas, d'autres nobles chercheront fortune entre Rhin et Danube. Pour nous limiter à quelques exemples citons, au service de la Saxe, Jean-Antoine de Monnet, lieutenant-général, et les deux Noyel de Bellegarde. En Autriche, dans le sillage du Prince Eugène de Savoie, le maréchal-lieutenant Jean-Pierre Muffat de Saint-Amour et, à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, les trois Costa de Beauregard: Pantaléon, tué en Transylvanie contre les Turcs; Barthélémy, Chambellan de l'Electeur et général en chef de l'armée bavaroise en 1741 et Marc-Antoine, lui aussi au service de la Bavière, tout comme plusieurs Seyssel d'Aix.

Dans la période antérieure à la Révolution, qui verra naître la notion de patriotisme, ces émigrations n'ont rien à voir avec le concept actuel de la nationalité. Elles sont le résultat d'un contrat de service souscrit dans la troupe mercenaire pour des raisons purement matérielles. Dans le corps des officiers, remarque Eberhard Weis, le cosmopolitisme est la règle avec, à côté des germanophobes, une grande proportion de nobles originaires de France, de Savoie, d'Italie, de Hongrie et des pays slaves. Beaucoup de ces militaires changeront de souverain, au cours de leur carrière, "un peu comme aujourd'hui un ingénieur ou un manager industriel passe d'une entreprise à une autre". Les moins titrés, les moins fortunés et capables et les malchanceux végètent dans les rangs des officiers subalternes, où il n'est pas rare de trouver des lieutenants en activité, de 70 à 80 ans. Ceux qui réussissent, au contraire, comme les Montgelas, s'attachent durablement à un prince, au point de s'enraciner définitivement dans leur nouveau pays. Les relations personnelles jouaient un grand rôle. Un clientélisme était pratiqué par les chefs tout comme, du côté des officiers, un népotisme pour favoriser la carrière de leurs parents.

II. JANUS DE MONTGELAS (1710-1767)

Janus de Montgelas est baptisé à Chambéry, à la paroisse du Bourget, le 2 janvier 1710. Nous ne savons rien de son enfance et de son éducation, qui dut être soignée car sa correspondance montrera une culture étendue et il fera preuve de capacités intellectuelles qui sont très au-dessus de celles des soldats de métier de son temps. En 1733, à 23 ans, il entre au service de l'Autriche. Il est très probable que cette circonstance soit à mettre en relation, comme pour d'autres Savoyards,

avec la protection du Prince Eugène et avec les liens entre les Montgelas et la nièce et héritière universelle du grand homme de guerre, Marie-Anne Victoire de Carignan-Soissons, épouse du Feld-Maréchal d'Empire, le Grand Duc Joseph de Saxe-Hildburghausen.

II. 1. Guerre et diplomatie

Les débuts de Montgelas vont le mettre à même de participer aux deux conflits de la première moitié du XVIII^e siècle.

Le premier est la guerre contre les Turcs, rallumée en 1736 par l'Empereur d'Autriche Charles VI. Après les brillantes victoires du Prince Eugène qui avait refoulé les Ottomans jusqu'aux plaines roumaines, la disparition du grand général, en 1736, fait que les Autrichiens sont battus et doivent rétrocéder au sultan, en 1737, au Traité de Belgrade, une grande partie de leurs conquêtes. Ils se tiennent sur la défensive le long des nouvelles frontières.

Le second conflit, de portée beaucoup plus considérable, est, de 1740 à 1748, la Guerre de Succession d'Autriche. L'héritage de Marie-Thérèse, fille de Charles VI, est contesté par de nombreux compétiteurs: les électeurs de Saxe et de Bavière, le roi de Prusse Frédéric II, les rois de Sardaigne et d'Espagne. La France entre en 1741 dans la coalition générale contre l'Autriche.

On connaît les conditions de la guerre au XVIII^e siècle, faite par des armées de métier, en campagnes coupées, l'hiver, de temps d'arrêt. Selon le fameux mot de Clausewitz, "la guerre est la continuation de la diplomatie, par d'autres moyens", mais on mène de front les deux actions si bien que Montgelas se trouvera impliqué à la fois dans les combats et les missions secrètes.

II. 2. De l'Autriche à la Bavière:

Janus de Montgelas, officier dans le régiment des Dragons de Preysing, prend part à la campagne contre les Turcs puis à la protection de la frontière orientale, entre 1736 et 1739.

Dans la Guerre de Succession d'Autriche, il participe aux premières opérations contre les Bavaois, en Bohême.

Au début de 1742 survient un événement qui modifie le cours de sa destinée, et de celle de tous ses descendants: il change de camp, probablement sous l'influence de son chef le Feld-Maréchal von Seckendorf, qui abandonne l'Autriche. Il passe au service de la Bavière que les Montgelas n'abandonneront plus. Janus devient officier dans le Régiment des grenadiers à cheval, unité d'élite qui a le pas sur toutes les autres formations de cavalerie.

Mais dès le mois de mai 1742, le détachement auquel il appartient est cerné par des forces autrichiennes très supérieures et il est en grande partie détruit et capturé par l'ennemi. Les Autrichiens considèrent Montgelas et quelques-uns de ses camarades comme des déserteurs et les traitent avec une extrême rigueur. L'officier savoyard est enfermé dans les sombres casemates de la citadelle de Peterwarden, sur le Danube, aux confins entre la Yougoslavie et la Hongrie actuelles. Il y restera presque trois ans, jusqu'en février 1745, dans des conditions très dures, maltraité, sans soins et à peine nourri, ce qui altérera gravement sa santé. Il réussira à s'évader, sans pouvoir être repris malgré d'actives recherches, et à gagner la Bavière. Ce retour est le véritable début de sa carrière et de sa fortune. Le courage de Montgelas lui vaut la faveur du Prince-Electeur Maximilien-Joseph III, qui le nomme colonel et Chambellan. Le Prince et son épouse combinent le

mariage du Savoyard avec la comtesse Maria Ursula Trauner, Dame de Cour, d'une riche famille aristocratique. Le jeune ménage est doté et comblé de présents et les Montgelas bénéficieront toujours de la protection de la dynastie des Wittelsbach. Après une fille, Josépha, qui mourra célibataire, un fils naîtra, Maximilien-Joseph le futur ministre, le 12 septembre 1759, qui porte le prénom du Prince-Electeur.

Mais le mariage sera de brève durée. Montgelas, absorbé par la guerre et la diplomatie, avait peu de temps à consacrer à sa famille. Son épouse meurt, en mars 1760, vraisemblablement des suites de la naissance de leur fils, laissant son époux inconsolable, et plein de préoccupations pour ses deux enfants en bas-âge. Dans les sept années qui lui restent à vivre, Montgelas va alterner la vie militaire et la diplomatie.

II. 3. Un homme d'honneur

Arrêtons-nous un instant sur la personnalité de Janus de Montgelas. Au physique, dans sa maturité, deux portraits nous montrent un cavalier typique, en perruque et cuirasse. La physionomie intelligente et énergique est éclairée par des yeux au regard vif. Elle est accentuée par la courbe d'un grand nez aristocratique. La bouche aux lèvres minces porte la cicatrice oblique d'un coup de sabre.

Montgelas écrit essentiellement en français, sa langue maternelle, qui est également l'idiome universel de l'Europe des Lumières. Il sait aussi parfaitement l'allemand. Ses lettres et ses rapports diplomatiques révèlent un homme cultivé, à la pensée claire, à l'expression élégante et nuancée. Mais derrière le gentilhomme rompu aux manières des cours, c'est aussi un soldat dont le franc-parler et la loyauté sont appréciés par son souverain.

En bon savoyard, Montgelas a l'esprit de famille. Pendant toute sa vie, il demeurera en relations épistolaires avec son frère chambérien. Il s'occupe de ses neveux, qu'il couche sur son testament et qu'il fait entrer au service militaire bavarois et autrichien:

- L'aîné, Janus Maximilien Joseph - qui était le filleul de son oncle, dont il porte le prénom- né en 1741, devint page à la Cour de Bavière. En 1757, à 16 ans, il entra comme enseigne dans le régiment de Montgelas et, pendant la Guerre de Sept Ans, prit part à la campagne de 1757-1758. Il mourra en 1802, Feld-maréchal-lieutenant autrichien. Il avait épousé, en 1768, alors qu'il était capitaine au régiment bavarois de Deux-Ponts, Gasparde Josèphe More de Ponchy de la Tour de Loze, qui mourra en 1818, à 78 ans. Leur fille unique, Françoise-Jeanne Marie, disparue très jeune, sera la dernière du nom de Montgelas en Savoie.

- Le puîné, Charles Anthelme, dit Carlin, vivait à Vienne, capitaine de cavalerie, en 1802.

- Le cadet, Hyacinthe, sous-lieutenant au Régiment de Savoie, mourut en 1777, à l'âge de 20 ans et fut enterré à Chambéry.

II. 4. La première mission diplomatique

Après la guerre de Succession d'Autriche, terminée en 1748 par le Traité d'Aix-la-Chapelle, on assiste, en 1756, à une spectaculaire redistribution des forces sur l'échiquier européen, le fameux "renversement des alliances", prélude à la Guerre de Sept Ans. La France abandonne Frédéric II pour s'allier à l'Autriche, et la Prusse se rapproche de l'Angleterre. La Bavière est dans une situation extrêmement inconfortable, prise entre les deux pôles qui vont, pendant un siècle,

se disputer l'hégémonie en Allemagne, la Prusse et l'Autriche. La France, par un traité secret, lui assure des subsides pour qu'elle passe dans son camp mais devant la menace de Frédéric II, qui occupe la Bohême, l'Electeur cherche à gagner du temps en proclamant sa neutralité. C'est ce que Montgelas, en mai 1757, est chargé d'aller expliquer à Frédéric II. Il a affaire à un partenaire redoutable qui, à son quartier général de Prague, le reçoit "d'un ton imposant" et dans le curieux allemand de l'époque, "truffé de mots français, "in brüsker Weise" - de manière brusque. Montgelas réussit à apaiser le monarque qui l'accueille ensuite "auf das gracieuseste", le plus gracieusement du monde, lui parle "mit vieler Moderation" et se déclare "sehr satisfait" des assurances que lui donne l'envoyé bavarois. La victoire autrichienne de Kolin, qui libère la Silésie, lève la menace prussienne et fait que la Bavière, avec les autres petits états allemands, se joint à l'alliance contre Frédéric II. Mais il demeurera à Vienne une tenace prévention contre Munich, et le désir secret d'absorber un jour la Bavière. Cette volonté de maintenir l'indépendance du pays sera le thème constant de la politique du grand ministre Maximilien de Montgelas. A l'envoyé du Grand-Électeur venu la complimenter de la victoire de Kolin, Marie-Thérèse avait répondu : "Je suis d'autant plus obligée à l'Electeur votre maître de la part qu'il veut bien prendre aux heureux succès de mes armes, qu'il en a pris très peu à mes malheurs."

Cette mission diplomatique fit de l'officier savoyard un homme en vue. "En un instant, écrit Weis, son nom fut sur toutes les lèvres, non seulement à Munich et à Berlin, mais aussi dans toutes les petites cours allemandes. Louis XV en parla à l'ambassadeur d'Autriche, et Frédéric II au gouvernement anglais."

II. 5. La Guerre de Sept Ans (1757-1758)

Le crédit dont jouissait Janus de Montgelas fit que, malgré les jalousies qu'il suscitait, il fut choisi comme commandant du contingent bavarois dans l'*Armée des Cercles*, réunissant les troupes des petits états qui combattaient aux côtés de la France et de l'Autriche.

La campagne se déroula dans des conditions très difficiles, avec des troupes hétérogènes, mal équipées et ravitaillées et mal payées. Les très nombreux documents des Archives bavaroises sur la Guerre de Sept Ans font apparaître Montgelas comme un chef particulièrement humain, se battant avec rage contre l'incurie de la bureaucratie, pour alléger la détresse de ses soldats.

Après la catastrophique défaite essuyée par le maréchal français Soubise à Rossbach, le 5 novembre 1757, le corps bavarois couvrit, avec beaucoup de peine, la retraite de l'armée impériale.

En avril 1758, gravement malade, Montgelas dut quitter l'armée. Dans les deux années qui suivirent survinrent les événements familiaux dont nous avons parlé: la naissance de son fils et la mort de son épouse.

II. 6. Mission secrète à Madrid (1761)

A l'automne de 1760, Montgelas est, selon ses propres paroles, "tiré de sa vie molle et sédentaire" de collaborateur ministériel et de dignitaire de la Cour, pour une mission de confiance, secrète. Il s'agissait, sous couleur d'une initiative purement privée, mais en réalité par la volonté du Prince-Électeur, d'aller à Madrid combiner le mariage de la Princesse Josépha Maria de Bavière, avec le roi Charles III de Bourbon, veuf depuis juin 1760 de Marie Amélie de Saxe. La princesse était la fille de l'Empereur Charles VII qui avait, au grand dépit de

l'Autriche, obtenu la couronne en 1742, et la soeur du souverain régnant Max Joseph III. La tâche était rude car une concurrence sans merci opposait les émissaires de cinq grandes puissances: l'Autriche, la France, la Saxe, le Piémont et le Portugal. Au milieu d'un grouillement d'intrigues, chacun écrit Montgelas "de dresser des batteries et de faire des démarches pour faire donner la préférence à leur princesse". La candidature bavaroise avait été imaginée par le ministre des Affaires étrangères, le comte Josef Franz Seinsheim, protecteur et ami de Montgelas, qui avait confié cette charge au soldat savoyard.

Le 10 décembre 1760, il partit pour l'Espagne et, bien qu'il roulât avec sa suite 15 à 18 heures par jour, ce n'est que la veille de Noël qu'il arriva, fourbu, à Chambéry, chez son frère où il passa les fêtes de fin d'année. Il continua par Lyon, traversant les Pyrénées au prix de mille difficultés et affrontant le dur hiver de l'intérieur de l'Espagne où il neigea cinq jours sans discontinuer. Montgelas écrit à Seinsheim: "Je ne peux rien comparer à l'effroi causé par cette route, surtout depuis Barcelone et je crois que si l'on voulait punir quelqu'un, aucun châtement ne serait pire que de le faire voyager en Espagne." Sous le pseudonyme, emprunté à l'un des fiefs savoyards de la famille, de "général de Montdragon", bien vite percé par les autres diplomates, notamment le comte de la Tour, envoyé de la Sardaigne et ami chambérien de longue date, il s'oriente dans les milieux de la Cour et du pouvoir. Les rapports hebdomadaires qu'il envoie à Seinsheim sont peu encourageants. Charles III, écrit-il, qui a eu onze enfants de son mariage, ne désire pas de nouveaux descendants. "Enchanté de la liberté dont il savoure les délices, il ne paraît guère incliné à vouloir en troubler le cours par un second mariage". Pour tâcher d'influencer indirectement le monarque, il faut se gagner des alliés puissants, comme le Ministre des Affaires étrangères Don Ricardo Wall, ou le confesseur du roi, corrompre des employés de la Cour, pour avoir des informations. Montgelas, qui n'est guère fait pour les manoeuvres tortueuses, s'acquitte de sa mission "avec la bonne foi d'un militaire". A la fin mars 1762, il suit la Cour à Aranjuez. Il prend part à toutes les festivités, qui sont dispendieuses. Il écrit à Seinsheim: "J'ai parlé à l'Electeur pour de l'argent et je ne vous laisserai pas en manquer, mais si vous avez à arroser, ce ne sera qu'à bon escient et je m'en rapporte bien à votre prudence et à votre économie là-dessus". Madrid est, au demeurant, un poste d'observation extrêmement intéressant et Montgelas renseigne l'Electeur sur tous les événements, notamment l'expulsion des Jésuites, qui fait sensation.

Le 15 mai 1761 éclate une nouvelle extraordinaire: la signature par Charles III du second "Pacte de Famille" avec les Bourbons de France. La guerre maritime et coloniale qui s'ensuit avec l'Angleterre met fin aux combinaisons matrimoniales ourdies par les Puissances. Charles III règnera 27 ans encore, sans se remarier.

En 1765, Josepha de Bavière, "notre adorable princesse", comme la nomme Montgelas, devient la seconde épouse de l'Empereur Joseph II d'Autriche. Elle a beaucoup de reconnaissance pour Montgelas et suit attentivement le sort de sa famille. Après la mort du général, elle promet de prendre, notamment pour sa filleule qui porte son prénom, "la place de leur père et de leur mère" mais, quelques mois plus tard, la jeune impératrice de 27 ans quittera elle aussi ce monde.

II. 7. Les dernières années (1762-1767)

A son retour d'Espagne, à l'automne 1761, Montgelas s'était arrêté un mois à Chambéry. Il reprend, à Munich, ses fonctions de Chambellan et il est nommé directeur du Trésor. Il se remarie avec une jeune personne de la noblesse, Auguste von Schönberg, qui lui survivra 38 années et deviendra Maîtresse de Cour de la veuve du Prince-Electeur Max-Joseph III. Un fils, Clément, naîtra de ce second mariage, mais il mourra peu après son père. "La Gustel" comme la nomme son époux, contrastait avec la première Madame de Montgelas, femme du monde de grande classe, fort cultivée. Elle était, nous dit son mari, "d'une piété solide, prévoyante et économe." Très entendue aux affaires, elle laissera une belle fortune. Dans cette période de sa vie, Montgelas est hanté par l'avenir des deux enfants du premier lit. En 1761, il écrivait : "Je suis vieux et infirme; la chandelle brûle; il faudrait faire vite si l'on veut me donner quelque chose". Il reverra la Savoie pour la dernière fois en 1763, passant à Chambéry les mois de novembre et décembre, accueilli très chaleureusement par son frère. Il a amené avec lui sa fille, la petite Josépha, âgée de cinq ans, pour la confier à un couvent de Chambéry où une "religieuse de qualité" lui donnera, sous la surveillance de son oncle, une éducation soignée.

En 1764, le Major-général de Montgelas accomplit sa dernière mission officielle, comme chef du protocole de la délégation bavaroise qui assiste, à Francfort, aux cérémonies de l'élection à l'Empire de Joseph II d'Autriche. Cet événement se déroule au milieu des festivités extraordinaires, réglées par un cérémonial pompeux et pointilleux, où chaque délégation veut rivaliser en prestige avec celles des autres états. Montgelas juge avec lucidité ce décor: "Nous menons ici la vie la plus triste: beaucoup de grands banquets et aucune véritable société. Il n'y a pas de vraie hospitalité et nous n'avons rien d'autre à faire que d'acheter, moyennant beaucoup d'argent, des billets d'entrée pour écouter les concerts les plus discordants qui se puissent imaginer. Les redoutes, qui commencent à 11 heures, sont encore plus chères et ennuyeuses. Il ne règne ici ni enjouement ni esprit de société. Nous avons donné un dîner pour tous les envoyés et leurs épouses, où nous étions 54 personnes. Cela m'a coûté quatre jours de peines infinies. Je savais que le Prince-Electeur était volé et mal servi, mais je n'imaginais pas que ce fût à ce point. Toute la Bavière ne suffirait pas à me défendre de toutes ces horreurs contre lesquelles je combats sans relâche, sans pouvoir empêcher toutes ces voleries."

Montgelas meurt le 25 Avril 1767, à 57 ans. Il laissait une fortune confortable, investie en commerces, ainsi que dans une tannerie et en placements opérés en Savoie, avec son frère. L'Impératrice avait placé la petite Josépha chez les Visitandines de Vienne. Quant au Maximilien, il recevra, à 8 ans, un brevet d'enseigne dont la solde paiera ses études. Mais la disparition de l'Impératrice, puis du Prince-Electeur, seront des coups très durs pour les enfants. Le nouveau prince, qui détestait son prédécesseur et ses collaborateurs, exerça une sorte de vengeance en retirant sa protection aux jeunes Montgelas, auxquels leur marâtre ne semble pas s'être intéressée avec beaucoup d'affection. Montgelas repose à Munich, dans l'église Saint-Pierre, auprès de sa première épouse. Sa pierre tombale, restaurée après la dernière guerre, a été placée sur le mur extérieur du monument. Le jugement des contemporains et des historiens a été très positif à son égard. Soldat, diplomate, homme de cour, il fut un serviteur loyal de son prince. Profondément chrétien, sans être bigot, esprit clair et cultivé, il détestait

l'ambiance de dissimulation, d'intrigues et de corruption qui était celle des petits états allemands de son temps. Sur les champs de bataille comme dans les salons, il fut, écrit Eberhard Weis, "une personnalité intelligente, courageuse, pleine de franchise, qui se conforma toujours à sa maxime: "l'honneur fut et sera toute ma vie le mobile de mes actions".

III. MAXIMILIEN JOSEPH, LE GRAND MINISTRE

Je me suis un peu attardé sur le personnage de Janus de Montgelas, demeuré le plus Savoyard par son éducation et ses liens avec son pays natal.

Retracer la vie et l'oeuvre de son fils Maximilien Joseph reviendra, en fait, à évoquer toute l'histoire de l'Allemagne et de son contexte international dans la période extraordinairement chargée d'événements qui va des dernières décennies du XVIII^e siècle à la Restauration, en passant par la Révolution et l'Empire. Je me limiterai donc à indiquer les grands traits de la personnalité, des idées et de l'action de celui en qui les historiens voient le plus grand homme d'Etat que l'Allemagne ait eu, de la Renaissance à l'ère de Bismarck⁽⁴⁾.

III. 1. La formation

Maximilien de Montgelas n'avait pas connu sa mère, morte alors qu'il avait un an, et bien peu son père, qui disparaît lorsqu'il a huit ans. Il passe sa petite enfance chez sa grand-mère maternelle von Trauner.

Entre sa cinquième et sa onzième année, il est élève du Collège agrégé à l'Université de Nancy, cette ancienne capitale du royaume de Lorraine, réuni à la France en 1766. En 1764, l'ordre des Jésuites, qui dirigeaient cet établissement, avait été supprimé en France et cette mesure s'appliquera à Nancy. L'enseignement fut confié à des prêtres séculiers, d'esprit gallican. Ces religieux, au contraire des Jésuites qui mettaient au premier plan les humanités gréco-latines, privilégiaient les sciences naturelles, les langues modernes, l'histoire contemporaine, la géographie physique, toutes disciplines pour lesquelles Montgelas manifestera toujours une préférence marquée. Le ministre, pendant toute sa carrière, sera beaucoup plus attaché aux problèmes économiques et sociaux qu'aux aspects esthétiques des paysages, ou à la littérature.

De 1770 à 1776, il passe six ans à la Faculté de droit de l'Université de Strasbourg. Dans cette ville française, cette institution n'était pas seulement le centre d'enseignement supérieur le plus prestigieux du Royaume mais c'était aussi - avec Göttingen - un grand foyer de la culture germanique, avec des professeurs illustres comme l'historien Johan Daniel Schöpflin et le juriste Wilhelm Koch. Leurs étudiants formeront une pépinière de grands hommes, parmi lesquels, avec Montgelas: Benjamin Constant, Gaudin futur ministre des Finances de Napoléon, les princes russes Galitzine et Razumovski, le diplomate autrichien Cobenzl, Goethe et Metternich.

Ces douze années seront décisives pour la formation de la personnalité et de la pensée de Montgelas. Il en sort avec des conceptions dont il ne variera plus. C'est un pur représentant de ce que Louis Réau, dans un livre célèbre, nomme "l'Europe française au siècle des Lumières". L'adolescent bavarois reçoit une impression ineffaçable de cette France, qui est alors le pays le plus puissant de l'Europe Occidentale, où l'Ancien Régime jette ses derniers feux. Les problèmes financiers

et les tensions politiques n'occulent pas encore le prestige militaire et diplomatique, l'essor économique de l'agriculture, du commerce, de la banque, de la révolution industrielle naissante. C'est aussi la France des Philosophes, de Voltaire, Rousseau, Diderot, des Encyclopédistes et des matérialistes Mably, Helvétius, d'Holbach. Strasbourg reflète l'Eclat de cette civilisation, dans sa double expression, française et allemande, du gothique et du rococo, du catholicisme et du protestantisme, de la monarchie absolue et du souvenir de l'ancienne ville impériale autonome, de l'aristocratie et de la bourgeoisie prospères, de l'art, de la culture et des affaires, mélange unique d'une humanité éclairée qui va devenir l'idéal de Montgelas.

Il ne faut pas toutefois se tromper sur les sentiments de Montgelas envers la France. Elle n'est pas pour lui un Etat auquel il voudrait appartenir, mais un modèle culturel et un instrument pour réaliser ses desseins. Il dira lui-même: "Le comte de Montgelas n'a jamais eu de prédilection marquée, ni pour la France ni pour aucune autre puissance." Sa sympathie personnelle pour le Royaume de Louis XVI n'en fait pas pour autant le satellite docile de cette nation, car il place avant tout les intérêts de la Bavière, qu'il nomme "sa patrie". Il est évident que Montgelas s'est cru appelé à la mission de régénérer cette terre. Il écrit, en 1799, "Je regarde comme une faveur particulière de la Providence qu'elle me laisse vivre assez longtemps pour voir les beaux jours qui vont éclairer la Bavière, après que, par les efforts réunis des vrais patriotes allemands, on sera parvenu à dissiper les nuages qui offusquaient encore cette belle aurore".

Après sa formation strasbourgeoise en histoire et institutions allemandes, Montgelas passe l'année 1776-1777 à Munich et à l'Université d'Ingolstadt pour étudier spécialement le droit administratif, civil et criminel de la Bavière et il obtient son diplôme "avec louange extraordinaire". A 18 ans, il entre au service de l'Electeur, comme Conseiller administratif (*Hofrat*), fonction mal rémunérée, après qu'il fût resté plusieurs années sans recevoir de salaire.

Une brève explication est nécessaire pour comprendre le cadre dans lequel va évoluer Montgelas.

Jusqu'en 1806, l'année de sa suppression, l'Allemagne vit sous le régime du Saint-Empire romain germanique, auquel appartient également l'Autriche. C'est une mosaïque hétérogène de 365 états, principautés et villes libres de format extrêmement divers. Les terres bavaroises, attribuées en 1181 par l'Empereur à la dynastie des Wittelbach qui régnera jusqu'en 1918, se sont agrandies, en 1241, du Palatinat. En 1329, la famille se divise en deux lignées. L'une possède la Bavière proprement dite et la Franconie, avec sa capitale à Munich; l'autre le Palatinat rhénan, autour de Mannheim et Heidelberg, ainsi que le Duché de Deux-Ponts (Zweibrücken), sur la rive gauche du fleuve, dans la basse vallée de la Sarre, petite principauté de 2300 km² et 96000 habitants.

III. 2. Les débuts (1778-1799)

Les deux premières décennies de la vie active de Montgelas sont celles des années d'apprentissage où il met au point ses conceptions et ses plans, dont il tente une première application. C'est aussi une période de grands bouleversements politiques et idéologiques en Europe, avec la crise de l'Ancien Régime, la Révolution et l'expansion française sous le Directoire. Ces circonstances réagissent sur l'existence de Montgelas qui connaît des hauts et des bas, avant de s'affirmer, à partir de 1799.

III.2. 1. Premier séjour en Bavière (1778-1787)

En 1777, la famille ducale de Bavière s'éteignit, avec Maximilien-Joseph III, qui avait été le grand protecteur de Janus de Montgelas et de ses enfants. La couronne passa à la branche des Wittelsbach-Sulzbach, avec Karl-Theodor, qui réunifia les terres, séparées depuis 448 ans, sous le nom de Palatinat-Bavière (Pfalz-Bayern). Seul restait en dehors le duché de Deux-Ponts, où régnait Karl-August, du rameau des Wittelsbach-Birkenfeld. A Munich, Montgelas travailla avec un zèle extraordinaire dans les domaines juridiques, administratifs et financiers, et particulièrement dans les questions touchant aux rapports entre l'Eglise et L'Etat. Il est membre du Collège de la censure des livres où il agit avec libéralisme, fermant les yeux sur l'entrée des écrits propageant les idées éclairées. Aux dires des diplomates étrangers, c'est la tête la plus solide et le serviteur le plus capable de l'Etat. Il végète cependant, sans accéder à des fonctions importantes, car ses idées le rendent suspect. L'envoyé français, dans ses rapports à Versailles, vante ses mérites mais le déclare "dangereux pour la société". C'est que le jeune conseiller avait bien des sujets de mécontentement au spectacle de la Bavière qui, depuis l'afin de la Guerre de Sept Ans, était devenue un satellite de l'Autriche et se trouvait dans un état de stagnation, en face de l'essor de la Prusse, et de la brillante civilisation des pays rhénans. C'est une monarchie absolutiste, de structure sociale encore féodale, avec de grandes inégalités juridiques et sociales et surtout un pouvoir prédominant exercé par les Jésuites, qui avaient fait de l'Electorat un des bastions européens de la Contre-Réforme. L'économie, à dominante agricole est, elle aussi, en retard sur celle des autres pays de l'Empire. Un certain nombre de personnes éclairées veulent réagir et oeuvrer pour des réformes. Ils se regroupent dans des sociétés de pensée, comme la franc-maçonnerie, étroitement surveillées par le pouvoir. De 1779 à 1785, Montgelas participe à ce mouvement - comme, au même moment, Joseph de Maistre le fait, en Savoie, au sein de la franc-maçonnerie - en adhérant à l'Ordre des Illuminés (*Illuminaten*), fondé en 1771, à Ingolstadt, par le juriste Adam Weishaupt. Il en devient l'un des vingt hauts-dignitaires (*Illuminaten maiores*). Les Illuminés se ramifient dans toute la Bavière, recrutant des adeptes parmi les libéraux et aussi les Francs-Maçons. Leur but est de rétablir l'homme dans ses attributs originels, l'égalité et la liberté, altérés, selon les théories de Rousseau, par la civilisation matérielle et la propriété. Il faut supprimer les entraves que sont le despotisme des souverains et surtout la tyrannie spirituelle et temporelle exercée par les Eglises. Montgelas prit assez vite ses distances avec cette idéologie utopique et ce mysticisme prophétique, qui convenaient peu à son tempérament positif et rationnel. Il y renforça, en revanche, ses convictions sur la nécessité de transformer la société par l'action des élites, pour faire triompher le progrès et le droit naturel. Après la suppression de l'Ordre par l'Electeur, en 1784, Montgelas tomba en disgrâce et il dut quitter Munich, en 1786.

III. 2. 2. Le séjour à Deux-Ponts (1786-1799)

Montgelas se réfugia à la Cour du duc de Deux-Ponts, Karl-August, où il entra comme collaborateur (Referent) au cabinet du premier ministre von Hohenfels. Mais les capacités du jeune administrateur excitèrent la jalousie de l'abbé Salabert, personnage influent de la Cour, qui reprit contre lui l'accusation d'appartenance aux Illuminés. Montgelas perdit son poste et vécut, jusqu'en 1795, comme secrétaire privé du frère et héritier du duc, Max Joseph.

Ces années furent pour lui les plus difficiles de sa vie, mais aussi les plus décisives pour la formation de ses principes et de ses programmes d'action. Montgelas est réduit à une existence matérielle précaire. C'est alors qu'il hérite de ses oncles savoyards, sans postérité, et qu'il aliène vraisemblablement les biens familiaux de Curienne et la demeure de Chambéry, où est installé maintenant le magasin Prisunic car il écrit à un ami "J'attends de l'argent de Savoie". En politique, il assiste avec une curiosité passionnée au déroulement de la Révolution française et il rédige des plans de réformes pour la Bavière.

A la mort du duc Karl August, le 1er Avril 1795, c'est son frère, l'ami et le protecteur de Montgelas, qui hérite du duché de Deux-Ponts. Montgelas commence sa carrière gouvernementale, nommé successivement Conseiller de légation, Conseiller d'Etat secret (*Hofgeheimrat*) et Ministre des Relations extérieures. Avec le souverain débute une collaboration étroite qui va durer 22 ans, jusqu'en 1817. La Terreur vient de prendre fin et Montgelas, pour qui "La Révolution française était nécessaire", juge stupide l'attitude de l'ancien duc, refusant tout contact avec la France. Le gouvernement de Paris est l'unique force capable de garantir l'intégrité de la Bavière en face des convoitises de l'Autriche et de l'hégémonie prussienne. La période de Deux-Ponts sera, pour Montgelas, le banc d'essai et la préfiguration du grand gouvernement de la Bavière qu'il exercera après 1800. Il se rapproche du Directoire et, en 1799, au Congrès de Rastatt qui sanctionne les victoires de Bonaparte sur l'Autriche, il manoeuvre habilement pour maintenir le petit duché hors du système des trocs prévus par Paris et Vienne pour créer un nouvel ordre territorial en Allemagne. Dans le domaine intérieur, Montgelas, avec l'aide de Talleyrand, son homologue français, entreprend la sécularisation des domaines de l'Eglise, au profit de l'Etat.

En février 1799, la disparition de l'Electeur Karl Theodor fait que la Bavière parvient à son héritier, le duc de Deux-Ponts. Le nouveau souverain, qui prend le nom de Maximilien IV Joseph, est accueilli avec enthousiasme par ses nouveaux sujets qui attendent de lui la régénération du pays. Le gouvernement s'installe à Munich et la grande heure de Montgelas est arrivée.

Quel est le portrait physique et moral de cet homme et quelles sont ses idées au moment où, à 30 ans, il accède au pouvoir ?

III. 3. L'Homme et ses conceptions

III. 3. 1. Au physique, Montgelas ressemble étonnamment à son père Janus: même allure aristocratique, même bouche spirituelle et moqueuse, même grand nez courbe, mêmes yeux perçants qui donnent à son regard, selon ses contemporains, quelque chose de méphistophélique. Sa tournure est celle d'un gentilhomme du XVIIIe siècle, toujours recherchée et soignée, en habits ou frac, culottes et bas blancs.

III. 3. 2. Au moral, le baron de Montgelas est un homme de la société d'Ancien Régime. Il aime la compagnie des femmes « charmantes » - le mot-clé de la langue allemande francisée du temps – brillantes et spirituelles, pour lesquelles il s'enflamme souvent, mais en subordonnant toujours ses stratégies matrimoniales aux considérations de carrière et de fortune. Son milieu de prédilection est la Cour, les cérémonies, les bals, les conversations dans les salons de la haute société. C'est un esthète raffiné, qui aime les plaisirs de la table et les commodités de l'existence. Amateur de tableaux, de sculptures, de bibelots et de beaux meubles, c'est un bibliophile qui réunira la plus belle collection privée de

l'Allemagne du début du XIXe siècle, heureusement conservée jusqu'à nos jours. La composition de sa bibliothèque est typique de la culture d'un ami des Lumières, avec des ouvrages de politique, d'histoire, de droit, de philosophie, de sciences naturelles, de statistique, de géographie et d'économie politique. Montgelas parlera et écrira toujours, presque exclusivement, le français. Il manie cette langue avec souplesse et finesse, en contraste avec son allemand, plus banal et conventionnel.

Travailleur infatigable, Montgelas est apparemment indolent et peu disert. Il analyse les situations avec acuité, attendant la circonstance favorable à l'action, qu'il saisit alors avec hardiesse et détermination.

III. 3. 3. Les idées de Montgelas sont celles d'un représentant du despotisme éclairé dont on pourrait dire qu'il est le modèle achevé. On connaît les caractéristiques de ce mouvement qui se développe, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans les pays les plus évolués du continent. Il s'agit d'appliquer la raison et la science à la gestion des affaires publiques, et de mettre les institutions en harmonie avec les nouvelles conditions de la société. Pour éviter que l'inadaptation de l'Ancien Régime ne débouche sur une rupture violente, il faut faire l'économie d'une révolution. Les souverains doivent prendre eux-mêmes l'initiative des réformes et faire, selon l'expression consacrée, « la Révolution par en haut, pour éviter que la Révolution par en bas ». L'idée-force est la « lumière » de la philosophie et de la raison, qui doit éclairer les gouvernements. Le Despotisme éclairé aura des modalités diverses. En France, qui sera le grand laboratoire des idées nouvelles la complication des problèmes et la résistance des Parlements et des privilégiés empêcheront son accomplissement, commencé par des hommes comme Turgot, pour lequel Montgelas aura une grande admiration. Dans les Etats des Habsbourg, les réformes sont menées vigoureusement par Joseph II - le « Joséphisme – et elles atteindront un point de perfection en Toscane. Les petits Etats allemands verront se développer, à partir de la culture française, le « Libéralisme rhénan »⁽⁵⁾ dont Montgelas sera le plus célèbre protagoniste durant l'ère des « Lumières », l'*Aufklärung*. D'autres pays, comme la Prusse, resteront à l'écart, tandis que la Sardaigne pratiquera un réformisme autoritaire, sensiblement différent de l'*Illuminismo* des autres Etats de la Péninsule.

La conception des *Aufklärer* n'est pas celle d'un régime démocratique, mais l'autorité ne doit pas non plus venir de l'absolutisme de droit divin, que Montgelas juge une invention du despotisme. Il faut créer un « Etat de droit », à la tête solide, au-dessus des intérêts particuliers, dont la continuité et la stabilité sont assurés par la monarchie. Le respect des droits naturels des individus créera un contrat de confiance entre le souverain et le peuple, tandis que la liberté civile et économique permettra l'épanouissement des initiatives privées et du capitalisme, pour élever le niveau matériel et moral des paysans et citoyens que Montgelas juge « la classe la plus intéressante de la société ». Ce terme de « société » qui revient très souvent sous sa plume exprime la notion d'un monde nouveau, débarrassé des inégalités juridiques héritées du Moyen-Age.

Montgelas, avec une précocité surprenante, sort tout armé de sa formation française, La Révolution, dont il a prévu l'avènement, n'est pas pour lui une surprise et, en 1789 déjà, il écrira : « Il y a longtemps que j'ai formé mon système ».

Les deux motivations fondamentales de Montgelas sont :

- *L'anticléricalisme*, au sens de l'opposition à l'Eglise comme institution échappant au contrôle de l'Etat, telle qu'elle était représentée par les Jésuites. On reconnaît là l'influence du gallicanisme français et du joséphisme autrichien.
- *L'hostilité à l'Autriche*, qui représente le plus grand péril d'une disparition pure et simple de la Bavière. Le sort de la Pologne, rayée de la carte par trois partages successifs, est la hantise de Montgelas. Le gouvernement de Vienne contrecarrera obstinément ses plans, et fera tout pour l'abattre.

Montgelas, honni par les conservateurs, et que le Prussien von Hardenberg appellera « le ministre révolutionnaire », est un réalisme pragmatique, un « étatiste » qui déteste par-dessus tout l'anarchie, l'utopie, la rhétorique. D'où ces phrases caractéristiques : « Les paroles ne font rien aux affaires. Bien agir et se taire, c'est là le plus grand principe ». Ou encore : « Le sentimentalisme n'a rien à faire avec la politique ».

III.4. L'action politique du Ministre

III. 4. 1. L'action extérieure

Sans entrer dans le détail, indiquons les grandes phases du redressement de la situation territoriale. L'idée de Montgelas est de créer un Etat homogène, d'un seul tenant, autour de la Bavière historique et de Munich, à l'abri de la barrière du Rhin, en renonçant à la marqueterie de territoires épars, difficiles à gérer et à défendre.

Ecartant les offres de compensations financières de l'Angleterre et les incitations de la Prusse et de la Russie, il choisit le camp français. Montgelas est sans illusions sur les sentiments de la France à son égard. Il sait, selon son expression, que ce pays est beaucoup plus porté à prendre qu'à donner. Son attitude envers Paris est dictée par la conviction que les deux pays ont une nécessité réciproque à marcher de conserve. Pour Napoléon, la Bavière est la base de tout système allemand ; pour Munich, la France est seule capable de lui apporter les agrandissements territoriaux qu'elle souhaite. La partie est inégale et Montgelas doit souvent se plier aux convenances de son puissant protecteur. Il le fait en mêlant une action politique calculée et rationnelle, dans le style de l'ancienne diplomatie des trocs et des compensations, et une aptitude à saisir les opportunités et à prévoir les développements, dans l'évaluation constante des forces en présence.

La diplomatie de Montgelas réussira au-delà de toute espérance. Elle se divise en deux grands moments :

- la coopération avec la France, de 1799 à 1813
- l'abandon du camp français et la conservation des gains acquis, entre 1813 et 1815.

Montgelas, comme plus tard Bismarck, agira en politique des réalités, en *Realpolitiker*, selon la fameuse expression allemande. Aucune considération affective n'influence sa diplomatie, entièrement commandée par l'intérêt supérieur du seul Etat bavarois. C'est ce que lui-même exprimera dans cette phrase, où les uns verront du génie et les autres du cynisme : « Il s'allia à la France en 1803 parce qu'il crut y trouver l'intérêt de son pays. Il la quitta en 1813 pour la même raison, sans aigreur, sans haine ni pression ».

Montgelas sut imposer ses vues à son entourage, et au souverain qui subissait de fortes sollicitations de la part de l'Autriche.

La Bavière de 1800 avait subi le choc de l'expansion militaire française. Le Palatinat avait été envahi dès 1792, et la Bavière proprement dite en 1796 et 1800. A la Paix de Lunéville (1801) qui sanctionne la défaite de l'Autriche dans la 2^e coalition, les Wittelsbach perdent leurs terres de la rive gauche du Rhin, dont le Duché des Deux-Ponts. C'est alors que Montgelas, qui prévoit l'écroulement du Saint-Empire, se rallie résolument à la France. L'action de Napoléon vise à la simplification de la carte politique de l'Allemagne par des fusions d'Etats et des sécularisations de domaines ecclésiastiques édictées dans le *Recès impérial* de 1803. En compensation de la perte du Palatinat, la Bavière reçoit tout ou partie de 6 évêchés, dont Wurtzbourg et Bamberg, et 15 villes impériales. A la Paix de Presbourg qui termine, en 1805, la 3^e coalition, elle rend Wurtzbourg mais obtient le Tyrol, jusqu'à Trente, et le Voralberg, puis le Margraviat d'Ansbach et l'opulente ville impériale de Nuremberg. En 1806, année décisive pour la Bavière, c'est l'alliance militaire avec la France, dans la 4^e coalition. Pour la première fois depuis la Guerre de Sept Ans, les soldats des deux pays combattent ensemble. Le 1^{er} janvier 1806, l'Electeur prend le titre de Roi de Bavière, sous le nom de Maximilien I^{er}. Le prix de cette élévation est le mariage d'Eugène de Beauharnais, fils de Joséphine, beau-fils de Napoléon, avec la princesse Auguste de Bavière. Cette union, voulue à tout prix par l'Empereur, pour se donner une légitimité en Allemagne, est imposée par Montgelas contre les répugnances des parents (on songe à Cavour et au mariage de la princesse Clotilde de Savoie avec Jérôme-Napoléon, en 1859, scellant l'alliance franco-sarde).

Chaque nouveau traité agrandit le Royaume :

- 1809, à Vienne, après la 5^e coalition : Salzbourg, Berchtesgaden, l'Innviertel.
- 1810, Bayreuth et Ratisbonne, en échange du Trentin et du Haut-Adige rattachés à l'Illyrie.

L'année 1810 marque l'apogée du pouvoir de Montgelas, qui reste cependant lucide, pris entre la montée du sentiment national allemand et les ambitions croissantes de Napoléon qui, écrit-il dans ses mémoires, « se laissa emporter par sa passion dominatrice ». Aussi, ajoute-t-il avec son scepticisme habituel : « Il est nécessaire de constituer des réserves car personne ne peut savoir combien durera encore cette comédie ». La Bavière exécute loyalement les obligations de la Confédération du Rhin qui a remplacé, en 1806, le saint-Empire. Elle est la pièce maîtresse de cette réunion d'Etats satellites de la France, dont l'Empereur est le Protecteur, mais elle maintient jalousement son indépendance intérieure. Le contingent bavarois prendra une part remarquable à la Campagne de Russie, en 1812, avec la Grande Armée.

Le virage de bord de la Bavière se produit en 1813, lors de la Campagne d'Allemagne. Le Prince-héritier Louis ne partage pas la confiance de son père en Montgelas. Il pense que la Bavière doit se retirer de l'alliance française et consacrer ses troupes à la défense de son territoire. Montgelas se rend compte de la mutation en cours et donne son assentiment au rapprochement avec les Alliés. Il gagne du temps, en rassurant la France et en entrant en tractations avec les Puissances coalisées, jusqu'au Traité de Ried par lequel, le 6 octobre, le Royaume passe du côté anti-français.

A la chute de Napoléon, Montgelas fut tenu en suspicion par sa vieille ennemie, l'Autriche, qui lui reprochait double jeu de 1813 entre la France et la Coalition. Son étoile avait un peu pâli et, au Congrès de Vienne, ce n'est pas lui, mais le général Heinrich von Wrede, chef du courant national-allemand, qui

dirigea la délégation bavaroise. Montgelas se rendit cependant au Congrès, où il agit efficacement dans la coulisse pour corriger les erreurs du bouillant délégué. Il a tracé des portraits acérés des participants, qui en font l'un des meilleurs mémorialistes de cet événement.

La Bavière, à laquelle on eût pu faire payer chèrement sa longue collaboration avec la France, obtint un remarquable résultat au Congrès.

Moyennant la restitution à l'Autriche du Tyrol, du Vorarlberg et de quelques autres territoires (Innviertel, Hausruckviertel), elle s'agrandit en Souabe et en Franconie et elle récupéra le Palatinat, sur la rive gauche du Rhin. Le souverain gardait sa dignité royale et le pays entra dans la Confédération germanique. Avec 76 000 km² et 3,6 millions d'habitants, la Bavière était, après la Prusse, le second Etat de l'Allemagne.

III. 4. 2. L'action intérieure

Parallèlement à la défense de l'intégrité de l'Etat et à son affirmation en Europe, Montgelas travailla inlassablement à la modernisation des institutions bavaroises.

Conformément aux méthodes du Despotisme éclairé, cette œuvre est accomplie par une équipe gouvernementale réduite. Autour de Montgelas, qui ajoute au portefeuille des Affaires étrangères les Finances, en 1803, et l'Intérieur, en 1806, deux collaborateurs de confiance, le baron Hompesch et, pour les questions religieuses, le comte Morawitz. L'exécution est confiée à une élite de quelques centaines de fonctionnaires centraux et locaux, placés aux postes-clé, que Montgelas nomme « le peuple civil » (*Politisches Volk*), « la classe des serviteurs de l'Etat » (*Staatsdiensstand*) ou « les fonctionnaires pensants » (*Denkendes Beamtentum*). Ils sont recrutés avec électisme, uniquement selon leur mérite, dans la noblesse éclairée et la bourgeoisie cultivée.

En 1808 Napoléon, Protecteur de la Confédération du Rhin, impose à la Bavière une constitution qui permet à Montgelas de réaliser en profondeur les réformes, déjà amorcées au temps du gouvernement de Deux-Ponts, mais qu'il n'avait pu mener à bien dans le Royaume, après une première ébauche en 1803, devant la résistance des privilégiés, notamment du haut-clergé. Cette constitution visait non pas à établir un partage du pouvoir entre le souverain et les élus, mais à faire cautionner par les notables l'introduction des acquisitions fondamentales de la Révolution française :

- L'abolition des ordres sociaux de l'Ancien Régime, et des corporations.
- La suppression des exemptions fiscales des nobles et du clergé, ainsi que des droits et servitudes féodaux.
- L'égalité des sujets devant la loi et l'impôt.
- La garantie par l'Etat des personnes et des biens.
- L'indépendance de la magistrature, séparée de la police.
- La liberté de la presse.
- L'esquisse d'une représentation, aux pouvoirs limités, élue par les contribuables les plus imposés – et qui ne sera d'ailleurs jamais réunie.

L'œuvre législative et administrative sera énorme et il en sortira une Bavière entièrement restructurée. Le ministre procède par paliers successifs jusqu'à la réalisation complète de son programme. Indiquons les grands chapitres de ces innovations :

- Dans l'administration, la réorganisation du Gouvernement central en remplaçant les conseillers secrets, choisis au gré du souverain, par six départements ministériels : Affaires étrangères, Intérieur, Justice, Finances, Guerre, Instruction publique.
- Etablissement d'un statut des employés de l'Etat.
- Une des réformes majeures de Montgelas sera l'uniformisation et la centralisation du territoire. La mosaïque des terres et des souverainetés, de type féodal, fait place, sur le modèle napoléonien, à une division du pays en « cercles » (*Kreise*) ayant à leur tête un Commissaire général, homologue au préfet français.
- Abolition de la torture. Rédaction de codes pénal et civil remplaçant les législations judiciaires locales.
- Instauration de la conscription militaire obligatoire, et refonte de l'organisation de l'armée qui deviendra une institution solide et disciplinée.
- Création d'une Garde nationale, recrutée dans la bourgeoisie, et d'une Gendarmerie royale.
- Institution du monopole étatique des Postes.
- Egalité devant l'impôt et refonte des contributions directes, sur le modèle de la fiscalité française (impôts foncier, mobilier, patente).
- Confection d'un nouveau cadastre et mise sur pied d'une Conservation des Hypothèques, ainsi que d'une compagnie d'assurances.
- Allègement, puis suppression de la censure.
- Dans l'enseignement, l'obligation scolaire est, pour le degré primaire, fixée de 6 à 12 ans et on crée de nombreuses écoles rurales. Dans le secondaire, on opère une laïcisation qui réduit l'influence du clergé dans l'éducation. L'enseignement supérieur est enlevé aux ordres religieux, notamment aux Jésuites. On réorganise les anciennes universités et on en ouvre d'autres (Munich, Wurtzbourg, Dillingen, Bamberg, Altdorf, Landshut). Changement significatif, l'Université d'Ingolstadt, fief des Jésuites, est transférée à Landshut.
- Rénovation de la Bibliothèque nationale.
- Création des Archives du Royaume, des Jardins botanique et zoologique et de l'Observatoire, à Munich.
- Formation d'une Galerie nationale des Beaux-Arts, regroupant les œuvres provenant des sécularisations ecclésiastiques.
- Création des Académies de Musique, des Beaux-Arts, et du Théâtre national.

Les mesures relatives au statut temporel de l'Eglise sont celles qui ont le plus profondément agi sur la société bavaroise, et qui ont suscité les controverses les plus ardentes car elles seront très fermement – voire brutalement – mises en œuvre. Leur source d'inspiration réside, d'une part, dans les idées des théoriciens anglais et des philosophes français sur la tolérance et, d'autre part, dans le josphisme autrichien.

L'Edit de 1803 légalise la liberté de conscience et de croyance, ainsi que les mariages mixtes entre les membres de trois grandes communautés, Catholiques, Réformés et Israélites. En 1806 et 1817, des Concordats règlementèrent l'exercice du culte et les relations de l'Etat avec le clergé séculier, dans le sens d'un contrôle du gouvernement sur le pouvoir temporel des ecclésiastiques.

En 1801, 1805 et 1808, le sort des Juifs fut graduellement allégé, jusqu'à l'Edit de 1813 mettant fin à la ségrégation sociale et à la discrimination juridique qui les frappaient depuis le Moyen-Age.

Comme tous les Illuministes, Montgelas nourrissait un parti-pris contre les Ordres religieux, particulièrement les Jésuites. En 1803, les congrégations contemplatives et mendiantes furent abolies, tout comme la Société de Jésus. Ce qui valut à Montgelas, par analogie avec la situation portugaise, l'appellation de « Pombal bavarois ». Il en fut de même, en 1808, pour l'Ordre de Malte.

Ainsi, Montgelas, protagoniste de l'absolutisme d'Etat, réalisera une véritable révolution religieuse, politique, sociale et militaire, conforme à l'idéal réformiste des *Aufklärer* : « Tout pour les peuples, rien par les peuples ».

III. 5. *La chute de Montgelas et les dernières années (1817-1838)*

Montgelas avait fait figure, jusqu'en 1815, d'homme indispensable et de mentor de la Bavière. En novembre 1809, le roi l'éleva à la dignité de comte pour, dit l'acte officiel, « lui donner un souvenir reconnaissant de la fidélité et de l'attachement démontrés dans les plus hautes fonctions exercées, tant en politique extérieure qu'intérieure, dans les temps les plus périlleux pour la patrie ». Pour rappeler combien l'érection de la Bavière en Royaume avait été étroitement liée à l'action de Montgelas, il reçut un blason portant, sur un champ d'argent, trois losanges verticaux d'azur – les couleurs de la Bavière – surmontés d'une couronne royale. Le souverain lui attribua également une dotation en majorat d'une valeur de 250.000 Gulden⁽⁶⁾, et la seigneurie de Zaizkofen.

Le véritable règne que Montgelas avait exercé en Bavière, pendant 18 ans, ne survécut qu'un peu plus d'un an au Congrès de Vienne. C'est que les temps étaient changés et que le monde politique dans lequel s'étaient formés son idéologie et son programme appartenaient désormais au passé.

Après 1809, la régénération de la Prusse au lendemain de la défaite d'Iéna, a un très vaste écho dans toute l'Allemagne, où se développe un mouvement national qui touche particulièrement la jeunesse étudiante et les milieux cultivés. La Restauration conservatrice, qui domine l'Europe avec le « Système Metternich », rend le rationalisme du XVIII^e siècle et sa traduction politique de l'Illuminisme responsables de la Révolution, qui a débouché sur l'hégémonie française. Désormais, « en Bavière, le Catholicisme devait apparaître comme l'expression la plus parfaite des idées d'autorité et de tradition dont on prônait l'impérieuse restauration », écrit Jacques Droz. Joseph Görres, porte-parole de la nouvelle tendance, appelle à la formation d'une « grande patrie allemande, unie, libre, pourvue d'institutions nationales ». Ce sentiment d'exaltation est alimenté par le concept de nationalité, cette idée-force de la première moitié du XIX^e siècle. L'âme germanique s'enflamme pour cet idéal et se nourrit de représentations mentales subjectives et de mythes irrationnels qui sont la transcription politique du Romantisme littéraire.

Ces conceptions sont tout à l'opposé de celles de Montgelas, pour qui les habitants des divers Etats n'appartiennent pas à la Nation et à la Patrie allemande, mais à leurs princes. Il est imbu de la théorie de l'Etat dynastique, le *Staatensystem* cher au XVIII^e siècle, mais dont la Révolution a détruit le savant équilibre. Montgelas est un adversaire déterminé de l'Unité allemande, qu'il juge en termes cinglants. A ses yeux, les aspirations nationales ne sont, écrit-il, « que les machinations d'un parti qui regroupe des officiers extravagants ou ambitieux et tous les savants et professeurs, à quelques exceptions près ».

La position du ministre est affaiblie, dans un contexte européen dominé par les Puissances absolutistes, la Russie et surtout l'Autriche dont il avait

tenacement contrecarré les visées sur la Bavière. Pour lui qui proclamait encore, au début de 1813, « la Bavière a besoin de la France », la monarchie de Louis XVIII, réduite à une position subordonnée et tenue en suspicion, ne peut plus constituer un appui. Au moment où, à l'automne 1814, le Prince-héritier Ludwig voudrait compléter dans un sens libéral la Constitution de 1808, Montgelas fait traîner les choses.

Une opposition travaille contre lui dans l'ombre. Elle a à sa tête l'héritier du trône chez qui, écrira Montgelas, « la haine de Napoléon rejaillit sur le ministre », et surtout son adversaire passionné, le général-prince von Wrede. En 1816, un plan d'action est concerté, à Vienne, pour éliminer Montgelas, entre Wrede, les hauts prélats et le parti clérical de Bavière, sous l'œil bienveillant du gouvernement autrichien. Le Kronprinz multiplie les plaintes contre Montgelas, accusé d'être un « mauvais Allemand » (*undeutsch*). Le ministre, malade, et qui ne prend pas le péril au sérieux, n'agit pas pour combattre auprès du roi les membres de ses ennemis.

Le 2 février 1817 éclate ce que les historiens ont nommé « la catastrophe », et von Wrede lui-même, « la bombe ». Alors qu'il prenait son petit déjeuner, Montgelas reçoit un billet du roi, plein de louanges et de flatteries, par lequel on lui apprend que, pour acquiescer « à des demandes réitérées » - alors qu'il n'en avait jamais été question - il est déchargé de ses fonctions, tout en conservant les titres, rang et prérogatives de Ministre d'Etat.

Montgelas quitte aussitôt Munich et se retire sur ses terres. Jusqu'en 1819, il voyagera en Suisse et en Italie et, pour la première fois, découvrira la Savoie. Après la promulgation de la nouvelle constitution de 1818, il siègera à la Chambre (*Reichsrat*) et à l'assemblée du district, comme représentant de la Bass-Bavière, mais sans déployer une activité publique importante. Son temps est occupé à la rédaction de ses mémoires, reprenant les thèmes d'un ouvrage écrit en 1815 pour justifier son œuvre, en réponse à un violent pamphlet critique, inspiré par von Wrede ⁽⁷⁾.

Dans les dernières années de sa vie, sous l'influence de la lecture de Thomas à Kempis, ascète et mystique allemand du XIV^e siècle, auteur de la célèbre *Imitation de Jésus-Christ*, il était revenu à la foi et s'était réconcilié avec l'Eglise. Lui qui avait été l'adversaire si résolu des Jésuites leur confiera l'éducation de son fils, dans leur collège de Fribourg. Montgelas garda jusqu'au bout une sérénité enjouée, sans manifester d'amertume ou d'animosité à l'endroit de ceux qui avaient été les artisans de sa chute, ni de regrets du passé. Il mourut à Munich, le 14 juin 1838, à l'âge de 69 ans. Il avait épousé - au grand mécontentement de la noblesse bavaroise, ont écrit certains de ses biographes - la comtesse Ernestine von Arco, appartenant à l'aristocratie tyrolienne, qui mourut peu après qu'il eut quitté le pouvoir. Sa correspondance et le témoignage des contemporains montrent que cette femme d'esprit, fort intelligente, exerça une influence politique non négligeable sur son époux, et sur le roi. De ce mariage naquirent plusieurs enfants, filles et garçons.

IV. LES MONTGELAS AUX XIX^e ET XX^e SIECLES

Pour terminer, évoquons quelques descendants de Maximilien Joseph de Montgelas, dont la famille n'a cessé d'occuper une position en vue dans la société bavaroise.

Un caractère constant de ces personnages est qu'ils montrent, comme leur ancêtre, une grande ouverture d'esprit et une propension au libéralisme éclairé⁽⁸⁾.

IV.1. Ludwig von Montgelas (19 mars 1814 – 6 janvier 1892)

Fils du ministre, fut ministre plénipotentiaire de Bavière auprès du Tsar, à Saint-Petersbourg.

IV.2. Maximilian von Montgelas

Fils du diplomate et petit-fils de l'homme d'Etat, il est sans conteste, le plus original de la famille. Né à Saint-Petersbourg le 23 mai 1860, après ses études à l'Université de Munich, il entre, en 1879, dans l'armée bavaroise. En 1900, il commande un bataillon du corps expéditionnaire allemand envoyé en Chine, lors de la Guerre des Boxers, et il reste dans ce pays, jusqu'en 1902, comme attaché militaire. De 1910 à 1912, il est Quartier-maître général, sous-chef de l'état-major général de l'armée impériale, premier Bavarois appelé à cette fonction, puis il commande la 4^e Division d'Infanterie bavaroise avec laquelle, en 1914, il entre en campagne sur le front français. Il est blessé, dès les premiers jours, à Morhange, et rejoint son unité sur la Somme. Survient alors un événement qui marque un tournant dans sa vie. En mars 1915, il manifeste hautement sa désapprobation contre les mesures de rigueur envers les populations civiles, prises par le commandement militaire dans les régions occupées du nord et de l'est de la France, et il obtient sa mise à la retraite, à 55 ans⁽⁹⁾. Cette attitude lui vaudra, surtout lorsqu'elle sera connue, après la guerre, dans son véritable motif, la haute considération et la sympathie de tous ceux qui ne partageaient pas les conceptions des chefs de l'armée sur « les nécessités militaires ». La raison donnée officiellement à cet éloignement fut l'aggravation de la santé du général, due à l'activité assumée dans sa fonction d'Inspecteur général des Etapes du front occidental. La presse se plut à souligner ses mérites et les distinctions qui lui avaient été décernées : Croix de fer de 2^e et 1^{ère} classe. Ordre militaire de 1^{ère} classe, « Pour le Mérite », avec épées.

Max von Montgelas assiste à la détérioration croissante de la situation allemande. Il est de ceux qui souhaitent la fin de la guerre et il est personnellement et spirituellement très proche du prince-héritier Max de Bade, libéral, devenu Chancelier d'Empire en octobre 1918 et qui démissionne, le 9 novembre, à la suite de la révolution de Berlin et de la proclamation de la République, après l'abdication de Guillaume II. Dès le 7 novembre, la Bavière avait fait sécession et instauré également une république, présidée par le socialiste Kurt Eisner, qui fera officieusement appel aux conseils de Montgelas. Un changement profond s'est opéré dans l'esprit du général, devenu partisan de 4 idées pacifistes et démocratiques. Répudiant le nationalisme, « il fut, dit son biographe français, à deux doigts de s'inscrire au parti social-démocrate »⁽¹⁰⁾.

Pendant l'élaboration du Traité de Versailles, l'un des négociateurs, le comte von Brockmann-Rantzau, l'appela auprès de lui, comme expert, ainsi que l'historien Hans Delbrück et le grand sociologue Max Weber, pour préparer le mémorandum réfutant la thèse des Alliés sur la culpabilité unilatérale des Empires Centraux dans la genèse de la Guerre.

En septembre 1919, le gouvernement allemand décida de publier tous les documents relatifs au déclenchement du conflit, et il confia cette mission au socialiste Karl Kautsky, au professeur pacifiste Walter Schücking et à Montgelas

qui préparèrent les quatre volumes des *Deutsche Dokumente zum Kriegsausbruch*. Le général fut également nommé membre de la « Commission des Quatre » pour la réfutation et la demande de révision de l'article 431 du traité de Versailles, dans lequel l'Allemagne reconnaissait sa responsabilité dans la guerre et, en 1920, il fut désigné comme expert auprès de la Commission parlementaire d'enquête sur les origines et les responsabilités du conflit.

Parallèlement à ces mandats officiels, Montgelas va commencer une carrière d'historien et de publiciste, dans le domaine de la guerre et des traités de paix. « Il a publié, écrit Gouttenoire de Toury, d'innombrables articles de journaux et de revues, touchant tous les problèmes connexes. Il n'est donc pas exagéré de dire qu'au point de vue de la compétence, Montgelas est peut-être l'homme au monde qui s'est penché avec le plus d'attention et de conscience sur l'étude des responsabilités de la guerre »⁽¹¹⁾. A une époque où chaque camp des ex-belligérants s'efforçait de se disculper entièrement, Montgelas, reconnu comme une autorité en la matière, s'efforça, dans les violentes controverses qui faisaient rage, de s'élever au dessus des passions nationalistes, pour se livrer à une reconstruction objective des faits, mettant en relief le rôle des impérialismes antagonistes. Après l'occupation de la Ruhr par les Français, en 1923, Montgelas abandonna ses positions initiales, très radicales, pour se rapprocher des vues plus « allemandes » et « nationales » – mais non « nationalistes ». Il avait reconstitué avec méthode et précision le déroulement chronologique et les modalités de la mobilisation russe et établi la grande part de responsabilité du gouvernement tsariste dans la marche à la guerre, écrira un journal libéral⁽¹²⁾. Mais par la suite, il se rapprocha de plus en plus du point de vue selon lequel on ne pouvait établir une lourde responsabilité allemande, ni non plus une évidente culpabilité de l'Autriche, ce qui fit que bon nombre de ceux qui avaient été initialement d'accord avec lui ne purent le suivre dans cette voie. Lui qui avait été, au début, fortement attaqué par l'Extrême-Droite - « Un ennemi du pays, le comte de Montgelas, Savoyard par le sang », écrivait à son propos la *Neue Zeitung* du 25 juillet 1919 – s'acquit la sympathie de nombreux Allemands qui estimaient que son œuvre d'historien avait été bénéfique pour leur pays, et pour la cause « révisionniste » du *Diktat* de Versailles. Mais tous les milieux reconnaissaient le courage et la sincérité de ses convictions, la noblesse et l'élévation de son esprit. En 1928, l'Université de Munich lui avait conféré la dignité de docteur honoris causa, et, en 1930, son 70^e anniversaire fut l'occasion de chaleureuses manifestations de la part des Libéraux et de l'intelligentsia allemande. Max von Montgelas était un fervent partisan de la Société des Nations et de l'arbitrage international⁽¹³⁾. Il partagea toutes les illusions de la République de Weimar qui devait, selon lui, marquer, comme dans la Bavière de son grand-père, le retour de la raison en politique.

Montgelas, général non conformiste et dont l'une des tribunes de prédilection portait le titre, emblématique, d'« *Internationale Aufklärung* » cessa d'écrire, après l'avènement d'Hitler, en 1933, dans les cinq dernières années de sa vie, qui se termina à Munich, le 4 février 1938.

Il avait épousé, en 1897, Pauline de Wimpffen, fille de l'Ambassadeur d'Autriche en Allemagne, personne de grande culture et de caractère. Elle accompagna son mari en Extrême-Orient et effectua un voyage autour du monde. Avant 1914, elle milita au sein de l'Union des femmes allemandes catholiques : pendant le conflit, elle dirigea l'Hôpital de campagne de la 6^e armée allemande et,

dans l'entre-deux-guerres, elle présida la commission de recherche sur les nationalités⁽¹⁴⁾.

IV.3. Albert von Montgelas

Neveu du général et arrière-petit-fils du ministre, fils du comte Eduard, Conseiller d'Etat et diplomate, mort en 1916, il naquit à Berne où son père était en poste, le 3 septembre 1887. Elève des Jésuites de Feldkirch, étudiant aux Universités de Munich et de Leipzig, où il obtient le doctorat en droit, il aura une carrière internationale, tout d'abord dans la banque, à New-York et à Dresde, puis dans le journalisme politique. Attaché aux idées démocratiques, il collabora à divers journaux américains puis, à partir de 1923, à la célèbre *Vossische Zeitung* de Berlin dont il fut, jusqu'à l'instauration du nazisme, le correspondant politique en Angleterre, où il sera interné de guerre en 1943.44. Après 1949 et jusqu'à sa mort, le 4 juillet 1958, à Munich, il a attaché son nom au *Münchener Merkur*⁽¹⁵⁾.

IV.4. De nos jours, Elisabeth von Montgelas, spécialiste de psychologie des animaux.

La famille von Montgelas est toujours présente en Bavière, tant à Munich qu'à Egglkofen et à Starnberg.

Ainsi les Garnerin de Montgelas, Savoyards passés, il y a 256 ans, au service de la Bavière, et enracinés dans ce pays, demeurent – pour reprendre le sous-titre de la biographie de Lady Blennerhassett par la Comtesse Pauline von Montgelas – une caractéristique « famille de la vieille Europe ».

Notes -----

(1) La bibliographie sur les Montgelas et leur temps est considérable. La source principale à laquelle nous avons puisé est constituée par les ouvrages fondamentaux d'Eberhard Weis, spécialiste de cette famille :

- « *Montgelas' Vater. Janus Freiherr von Montgelas (1710-1767). Bayerischer General und Diplomat. Ein Beitrag zur Geschichte der bayerischen Politik während des Siebenjährigen Krieges* », *Zeitschrift für bayerische Landesgeschichte*. 1963. 26 /1/2), p. 256-322.

- Montgelas (1759-1799). *Zwischen Revolution und Reform. Munich. Beck. 1971.*

- *Der Staatsbaumeister. Aus dem Leben und Wirken des Ministers Maximilian Joseph, Graf von Montgelas. Munich. 1974.*

(2) *Jean de Garnerin, en religion Père Malachias, abbé de la Trappe de Bonsolazzo en Toscane, mourra en 1709, en odeur de sainteté. Sa vie sera écrite par Mgr. Inguiberti, évêque de Carpentras et imprimée à Rome en 1726.*

(3) *Voir Guasco (Francesco). Dizionario feudale degli antichi Stati sardi. Pinerolo, 5 vol. 1911. En 1855, les Montgelas feront, par l'intermédiaire de Cavour, effectuer des recherches sur leur famille dans les archives de Chambéry et de Turin. Ces documents, annotés par l'homme d'Etat piémontais, sont conservés dans le Bayerisches Hauptstaatsarchiv, à Munich. Des archives très riches existent dans le château familial d'Eggkofen, en Haute-Bavière, actuellement propriété du comte Rudolf Konrad von Montgelas.*

(4) *Les documents relatifs à Montgelas – plusieurs dizaines de milliers – dit Eberhard Weis, et les travaux qui lui ont été consacrés sont très nombreux. Il n'existe, en revanche, rien sur lui en français à part quelques brefs articles, souvent fautifs, dans les grands dictionnaires biographiques du XIX^e siècle. Dans les travaux les plus récents, deux ouvrages fondamentaux se complètent. Le premier, consacré à la formation et aux débuts, est celui d'Eberhard Weis, Montgelas. Zwischen Reform und Revolution. op. cit.. Le second traite de l'action du ministre en Bavière : Demel (Walter), Der bayerische Staatsabsolutismus. 1805/08 – 1817. Staats- und gesellschaftspolitische Motivationen und Hintergründe der Reformära in der ersten Phase des Königreichs Bayern, Munich, 1983. On y ajoutera : Walch (Albert). Die wirtschaftspolitische Entwicklung in Bayern unter Montgelas (1799-1817), Eisfeld, 1935, et Schilling (Hans-Ernst). Das Prinzip der politischen Führung in den Staatsreformen von Montgelas, Coburg. 1939. Montgelas a écrit – en français – deux volumes de mémoires qui ont été édités en traduction allemande : Denkwürdigkeiten des bayerischen Staatsminister Maximilian Grafen von Montgelas (1799-1817), Stuttgart. 1887, qui concernent la politique extérieure et, sur l'action de gouvernement : Denkwürdigkeiten des Grafen Maximilian Joseph von Montgelas über die innere Staatsverwaltung Bayerns (1799-1817), Munich, 1908. La correspondance a fait l'objet d'un volume, édité par von Zerzog (Julie), Briefe des Staatsminister Grafen M. J. Montgelas, Regensburg, 1853.*

(5) *Sur ces aspects, en français, Droz (Jacques), Le libéralisme rhénan (1815-1848), Paris, 1940 et L'Allemagne et la Révolution française, Paris, 1949.*

(6) *Le gulden, équivalent du florin, valait au début du XIX^e siècle environ 8fr60 - or.*

(7) *Der Minister Graf Montgelas unter der Regierung König Maximilian I. Altenburg, 1815.*

(8) *Notices dans Kosch (Wilhelm), Biographisches Staatshandbuch, tome 2, Munich, 1963.*

(9) *Sur Montgelas, au Bayerisches Hauptstaatsarchiv de Munich, le fonds NL Cosmann, n° 13 et un dossier de coupures de presse. Sammlung Rehse p. 1558 (renseignements aimablement fournis par Madame le Dr. Klemmer, Archivoberrätin).*

(10) *Gouttenoire de Toury (Fernand), dans la préface à la traduction commentée de l'ouvrage le plus connu de Montgelas, Leitfaden zur Kriegsschuldfrage, 1923, parue sous le titre : Les responsabilités de la Guerre. Un plaidoyer allemand. Par le général-comte de Montgelas, Paris, Delpeuch, 1924. Voir aussi Demartin (Georges), Qui est Montgelas ? Paris, 1921.*

(11) *Parmi les principales publications : Beiträge zur Volksbundfrage 1919 ; Glossen zum Kautsky-Buch, 1920 ; Französisch-deutsche Schuld Diskussion Lutz-Montgelas-Renauld, 1922 ; Leitfaden zur Kriegsschuldfrage, op. cit. Ursprung und Ziel des französischen Einbruchs in das Ruhrgebiet, 1923 ; Die Sicherheitsfrage (mit K. Linnebach), 1925 ; British Foreign Policy und Sir Edward Grey, 1928 ; Leitsätze zur Kriegsschuldfrage, 1929 ; Three Invasions of France, 1932 (existe également en traduction française) ; Frankreichs Rüstung, 1932 ; et, dans la grande collection d'histoire mondiale Propyläen Weltgeschichte, le tome 10, Geschichte des Weltkriegs, 1933. Il collabora activement à des revus spécialisées : Die Kriegsschuldfrage et Berliner Monatshefte für internationale Aufklärung.*

(12) *Berliner Tagblatt du 23 mai 1930.*

(13) *Il en résulta un incident qui défraya la chronique internationale. En 1918, Montgelas avait été inscrit sur la Liste noire française des criminels de guerre, coupables d'avoir commis, en août 1914, des atrocités contre les populations civiles, notamment à Noméry, en Lorraine. Le général dont, on l'a vu, l'attitude avait été tout à l'opposé, eut beau démontrer qu'au moment des faits son unité n'était pas sur les lieux des événements, il ne put jamais obtenir de la France d'être disculpé officiellement. En mai 1929, il devait participer à un grand congrès sur la Société des Nations, à Madrid, mais le Consulat français de Berlin lui refusa un visa de transit à travers la France, et il ne put se rendre en Espagne. Le délégué français, M. de Jouvenel, exprima publiquement sa désapprobation et ses regrets pour ce procédé.*

(14) *Elle a publié : Ostasiatische Skizzen. 1905 ; Bilder aus Südasien, 1906 ; Von Frankreichs Seele und Form, 1925 ; Zeitenwende. Briefe an einen Freund in Ostasien, 1926 ; Zeit und Streitenfragen der Gegenwart, 1926 ; Ein Frauenleben aus dem alten Europa. Charlotte Lady Blennerhassett, 1926.*

(15) *Une biographie lui a été consacrée par Kiaulehn (Werner), « Ein Leben für die Zeitung », in Münchner Merkur, n° 160 (1958). Il a publié : Abraham Lincoln. Präsident der Vereinigten Staaten, 1925 ; Die schöpferische Kraft der Demokratie, 1947 ; Wilhelm Hoegner, 1957.*